

Marc 10/35-45

Grande question que celle du pouvoir..., ce pouvoir qui met en mouvement tellement de monde, ce pouvoir qui structure notre monde. Toutes celles et ceux qui ont rêvé d'une société sans pouvoir, toutes celles et ceux qui ont construit des utopies sociales où l'égalité avait pris la place du pouvoir, ont dû un jour ou l'autre se rendre à l'évidence : c'est impossible. Et ce serait un peu court de dire que la Bible s'oppose à toute forme de pouvoir. Dans notre texte, Jésus ne remet pas en cause le fait qu'il existe du pouvoir dans le monde, il ne dit pas que le monde devrait fonctionner sans ce pouvoir, il ne dit pas qu'il ne faut pas participer à ce pouvoir par la voie de la politique, par exemple, ou celle des engagements sociaux ou professionnels. Ceci dit, la voie choisie par Jésus est bien une critique du pouvoir, mais une critique qui suit une démarche bien spécifique : c'est à partir de la vie communautaire chrétienne qu'il invite à porter un regard critique et ironique sur les pouvoirs du monde.

Mais cheminons d'abord avec le texte lui-même afin d'en souligner quelques éléments : Les deux disciples, confiant dans la réussite de leur maître lui demandent de pouvoir participer à son gouvernement. Certainement qu'en parlant de son Royaume, ils entendent parler du Royaume d'Israël restauré tel qu'on l'attendait à l'époque de Jésus, et comme certains l'attendent encore ! Ils ne parlaient pas d'un Royaume dans l'au-delà. Et si dans ce royaume, les douze étaient appelés à devenir ministres, pourquoi ne pas oser demander de choisir son ministère... En ce sens la demande de Jacques et Jean est une demande empreinte de confiance et de foi. Ils ne remettent pas en doute le fait que Jésus devienne roi. Mais, à ceux qui sont soucieux de régner, le Roi répond en soulignant ce qui échappe à son autorité. A ceux qui demandent à pouvoir dépasser leurs limites, lui, rappelle les siennes : *“ce n'est pas à moi de l'accorder”* leur dit-il. Dans l'Évangile selon Matthieu, il est plus explicite même en disant que c'est à son Père de décider, pas à lui. Et si Jésus parle de lui, c'est pour renvoyer vers son Père. La leçon est sévère. A ceux qui veulent des places d'honneur et de pouvoir, Jésus répond tout simplement qu'ils se sont trompés d'adresse et qu'ils n'ont pas vraiment compris ce qu'est son Royaume. Et il refuse d'attribuer à qui que ce soit des places d'honneur. Ceci dit, permettez moi de dire que cela n'a pas duré et que l'Église s'est vite empressée de rétablir les choses...

Et si l'Église a si rarement su intégrer cette partie de l'enseignement de Jésus, c'est que c'est peut-être la plus difficile. Il est difficile d'organiser l'Église sans pouvoir. Et si c'est par un pouvoir qu'elle est structurée, alors il faut organiser ce pouvoir. C'est là qu'on construit une hiérarchie, c'est là qu'on élabore des règlements et des doctrines qui permettront d'exercer ce pouvoir. Le comble de ce pouvoir, dans l'histoire, sera la confusion entre Église et pouvoir politique. Écrivant sur ce thème du pouvoir dans l'Église, Jacques Ellul allait jusqu'à dire : *“lorsqu'on a transformé Dieu en puissance et en gardien de l'ordre, l'athéisme devient la condition du changement social, et donc un bien”*. Autrement dit, à un moment donné de l'histoire de notre société, il a fallu passer l'athéisme pour se débarrasser d'une conception de Dieu et de l'Église qui n'avait plus grand chose à voir avec l'Évangile. Dans sa réponse aux deux frères, Jésus annonçait pourtant très clairement la couleur : ce qui structure la communauté des disciples, ce qui en est à la base, c'est la croix, le non pouvoir par excellence, le lieu où Dieu lui-même se fait “non pouvoir” : *“quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi”*.

Ceci dit, Jésus ayant structuré la communauté des disciples de cette manière, il ne rêve pas et il reconnaît tout à fait que dans le monde il ne peut pas en être ainsi. Ce dernier ne peut être gouverné que par des pouvoirs. Seulement il profite de l'occasion pour les remettre à leur place et avec ironie, il parle des "soit disant pouvoirs". Dans l'Évangile selon Luc, l'ironie va encore plus loin. Il y est parlé de ceux "qu'on appelle bienfaiteurs"... Jésus ne dit pas qu'en politique il ne faut pas des autorités, mais, fait très rare dans l'Évangile, où Jésus ne parle presque jamais de politique, il critique la manière dont elles exercent leur pouvoir. Et en même temps, il laisse entendre que c'est inévitable : *"les soit-disant chefs des nations les tyrannisent, et les grands abusent de leur pouvoir"*. Jamais Jésus n'a indiqué de manière d'exercer le pouvoir qui serait juste et bonne, mais il en a dénoncé les excès. Il n'exhorte pas les chefs des peuples à se rallier à sa conception du pouvoir. Il ne s'embarrasse pas non plus d'une distinction entre bons et mauvais chefs. Non, il rappelle simplement que le pouvoir génère ses propres excès. Mais, Jésus en revient très vite à la communauté des disciples en leur disant : "chez vous, il n'en n'est pas ainsi". Chez vous... Ce chez vous suivi d'un verbe au présent exprime la réalité de l'ordre nouveau que veut le maître. C'est comme s'il disait : "il ne peut en être autrement".

Pour résumer, Jésus n'appelle pas à l'égalité des pouvoirs. Il prend acte de l'existence de hiérarchies et d'inégalités de fait : il y a des grands, des premiers, des forts, ou des gens qui veulent l'être. La seule issue qu'il propose est que ceux qui ont le pouvoir entendent l'Évangile et comprennent que parce qu'ils ont le pouvoir, ils doivent devenir les serviteurs des seconds. Le pouvoir n'a de sens que s'il se met au service des petits. Je vous rappelle qu'éthimologiquement, le mot ministre veut dire « serviteur »....

C'est bien là, il est vrai, la solution en apparence la plus irréaliste qui soit aux maux de l'Église et de notre monde.

C'est dans la mesure où dans l'Église nous vivons cette relation au pouvoir, où les responsables sont « au service » des petits que nous pourrions, à partir de notre vécu, être porteurs pour le monde qui en a tellement besoin d'une parole prophétique sur le pouvoir. Mais en aucun cas, il n'est envisageable que cette parole ne soit pas enracinée dans un vécu, autrement dit, nous n'avons le droit de critiquer les pouvoirs de ce monde que si nous montrons que nous sommes capables de vivre autrement ! Beau défi !